

A nouveau sur la Politique militaire prolétarienne (PMP), par Sam Levy ¹

Numéro 43, septembre 1990.

La discussion est née de l'interprétation d'une période, l'impérialisme, dans laquelle Lénine voyait le stade suprême du capitalisme. C'était une interprétation erronée que nous mélangions avec la certitude qu'il s'agissait de « *l'agonie du capitalisme* ». Mais elle comportait aussi l'affirmation fondamentalement juste selon laquelle le capitalisme avait cessé d'être une forme progressiste de la société et que la transformation socialiste de cette dernière était à l'ordre du jour de l'Histoire - la lutte pratique pour le socialisme, dont l'application pratique était le concept de programme de transition. Je veux dire par là non un ensemble de revendications établies une fois pour toutes, mais des revendications reposant sur des circonstances spécifiques et une compréhension des mécanismes fondamentaux du capitalisme, avec l'objectif d'élever la conscience et la lutte de la classe ouvrière au niveau de la dualité de pouvoirs.

Fondamentalement, la PMP était l'application du programme de transition à une période de guerre et de militarisme universel, cette notion s'appliquant à la lutte pour le cœur et l'esprit, de même que les actes, de millions d'hommes mobilisés dans la machine militaire ou sur le point de l'être. Elle était centrée autour de la revendication de la formation militaire obligatoire pour la classe ouvrière, sous la surveillance d'officiers élus, dans des écoles spéciales d'entraînement fondées par l'Etat, mais sous le contrôle des institutions du mouvement ouvrier. Comme corollaire, les champs en question - la nation dans son ensemble - faisaient de ce concept un concept plus profond et plus large que ceux qui avaient été utilisés pendant la Première Guerre mondiale, car son objectif final était le renversement du capitalisme, à la différence de la Première Guerre mondiale où, au mieux, la possibilité en était espérée.

Alors que le concept était présenté de façon globale dans le Programme de transition, Trotsky lui donna son expression la plus aiguisée et la plus claire après la chute de la France.²

Utilisant l'effondrement de l'impérialisme français comme une arme de propagande pour montrer la décomposition de l'impérialisme, il constituait une arme pour susciter et développer la lutte des classes dans les forces armées et à travers elles. L'Etat, comme l'a postulé Engels, est, en dernière analyse, des groupes d'hommes armés. De plus, les forces armées elles-mêmes sont la plus étroite, la plus rigide et la plus bureaucratique des structures contrôlées par quelque classe dirigeante que ce soit et la classe capitaliste n'échappe pas à cette règle. La lutte pour la destruction du contrôle capitaliste sur les forces armées est donc l'essence de la lutte pour le pouvoir en temps de guerre. La formulation de revendications démocratiques et révolutionnaires, au côté de la dénonciation fondamentale de la nature de la guerre, faisaient de la Politique Militaire Prolétarienne une partie importante du programme de transition.

¹ L'article du vétéran britannique Sam Levy a paru dans *Revolutionary History*, 3, 1988, sous le titre « *The Proletarian Military Policy Revisited* ». Pour des raisons d'espace nous avons coupé un certain nombre de développements.

² Voir P. Broué « *Trotsky et les trotskystes face à la deuxième guerre mondiale* » CLT 23, septembre 1985, pp. 35-60. (CLT)

La lutte était d'abord et avant tout dans les pays démocratiques bourgeois, même si la lutte pour les groupes d'hommes armés était également nécessaire dans les pays fascistes, quoique sa substance et sa forme soient à déterminer selon les circonstances, les difficultés rencontrées, etc. De second ordre par rapport à tout cela, était la question de l'engagement de l'Union soviétique dans la guerre, mais je ne vais pas la traiter, car cela a été fait ailleurs, seulement répéter que, bien qu'important, c'était secondaire par rapport à l'application de la PMP.

Il est vrai que Trotsky prévoyait l'élimination presque totale de la démocratie bourgeoise dans les pays belligérants. Il est vrai aussi que, pendant la guerre, alors qu'on détruisait sur une grande échelle les droits démocratiques bourgeois, d'importants éléments en subsistaient, en fonction du rapport des forces de classes dans chaque pays. En France, la démocratie bourgeoise fut presque entièrement détruite³ tandis qu'aux Etats-Unis, le pouvoir d'Etat agissait de façon plus libérale. Comme Trotsky fut assassiné par Staline en 1940, il n'a pas pu prendre en compte les modifications d'ordre politique qui devenaient évidemment nécessaires. Le S.W.P. était néanmoins la pierre de touche fondamentale du programme de transition pendant la guerre. Elle déterminerait une politique, non de « *peut-être* », « *sans doute* » ou « *possible* » mais une politique précise pour la révolution socialiste.

Après la mort de Trotsky, le S.W.P. des Etats-Unis, porte-drapeau du mouvement, prit en charge la promotion de la PMP. La déclaration politique la plus importante à ce sujet fut faite par Cannon, le 28 septembre 1940, à une réunion plénière de la conférence du S.W.P. Déclaration solide, elle souffrait cependant, selon moi, de deux défauts majeurs. Un, elle traitait comme équivalentes la PMP et l'activité syndicale dans un milieu nouveau, et, deuxièmement, la chute de la France n'était pas vue dans sa dimension programmatique, mais comme un concept implicite pour le rôle de la classe capitaliste américaine.⁴

C'est dans ce contexte que se déroule, dans la W.I.L., le débat sur la PMP. Les articles dans *Youth for Socialism et Workers International News* tendaient aussi vers la direction indiquée par Cannon, mettant sur le même plan le rôle de la classe capitaliste britannique et celui de la classe capitaliste française qui, par peur de la classe ouvrière, était défaitiste contre-révolutionnaire. Cela permettait de passer par-dessus la ligne de démarcation entre défensisme et défaitisme révolutionnaire, c'est-à-dire le caractère réel de la guerre. Fondamentalement, cette position était juste, mais les revendications et la façon de poser la question étaient de nature à créer la confusion.

Ce n'est pas la première fois que se produisait ce genre de confusion. Lénine, rendant compte, lisant et critiquant la brochure de Rosa Luxemburg, *La Brochure Junius*, écrivait :

« Cependant Junius, tout en dénonçant brillamment le caractère impérialiste de la guerre actuelle comme distinct d'une guerre nationale, commet l'étrange erreur d'essayer de fourrer

³ L'allusion n'est pas seulement, semble-t-il, au régime de Vichy et de Pétain, car Trotsky avait souligné la suppression des libertés démocratiques sous Daladier en 1939-1940.

⁴ James P. Cannon *Military Policy of the Proletariat*, 28 septembre 1940, *Socialist Appeal*, 12 octobre 1940. Il se contente de dire qu'il ne faut pas permettre à la classe dirigeante américaine de faire ce que fait la classe dirigeante française

un programme national dans l'actuelle guerre non nationale. Cela semble presque incroyable, mais c'est ainsi. »

C'est, selon nous, cette confusion qui a été à la base de la polémique. Le premier coup tiré a été une petite feuille de critique des articles parus dans les journaux des troupes, écrite par Millie Lee et moi, mais le grand échange politique a eu lieu entre Jock Haston, porte-parole de la Minorité et Ted Grant et Gerry Healy⁵, représentant la Majorité. L'argument sur la démocratisation des forces armées, comme la revendication d'officiers issus de la classe ouvrière formés et entraînés dans des institutions sous contrôle des organisations ouvrières, était accepté par les deux fractions de la W.I.L., mais il fut obscurci par l'argument des Majoritaires selon lequel les capitalistes britanniques avaient peur d'armer les ouvriers. C'était dans une période où le patriotisme était à son apogée et où les troupes allemandes étaient de l'autre côté de la Manche.

Le débat mit au centre le rôle de la Home Guard, car Haston souligna qu'elle devait jouer un rôle double à la fois contre l'impérialisme allemand et contre la classe ouvrière en Grande-Bretagne, si cette dernière essayait de mener une quelconque lutte révolutionnaire. Il donnait des exemples de patrons qui utilisaient les Home Guards de leur entreprise contre les syndicalistes trop actifs. Du fait du caractère déséquilibré de leurs textes de propagande, les Majoritaires semblaient déprécier à la fois les arguments et les faits.

Cependant, comme le développement des événements échappait à leur contrôle, la question elle-même entra dans l'Histoire. D'abord, la fièvre de l'invasion allemande se dissipa, surtout après l'attaque de la Russie soviétique. Deuxièmement, en liaison avec cela, un groupe peu nombreux mais grandissant d'ouvriers commença à lutter à la fois contre leurs conditions de travail et pour leurs salaires. Bien que minuscules, nous étions l'unique force organisée prête à les soutenir dans ce combat, le Labour Party étant intégré dans la machine officielle et les staliniens vociférant pour l'augmentation de la production, les autres trotskystes étant fragmentés et inactifs. Cette implication grandissante dans les luttes industrielles, aussi faible fût-elle, aida à surmonter les divergences et on trouva un compromis.

En ce qui concerne la Politique Militaire Prolétarienne, que je considère comme ayant été fondamentalement juste, deux facteurs jouaient contre notre capacité à l'appliquer intégralement. D'abord et avant tout, malgré quelques progrès, nous étions incapables de devenir une force importante pour être capables de l'appliquer. Deuxièmement, le centre du bain de sang passa au Front de l'Est - l'armée britannique, par exemple, eut beaucoup moins de pertes que pendant la première guerre mondiale.

Pourtant, l'importance de la polémique sur la PMP allait bien au-delà de la politique : elle était le symbole de l'indépendance et de la maturité croissante de la W.I.L. Au début de la publication des News, nous plaisantions en disant que nous n'avions que deux auteurs, Léon Trotsky et Ralph Lee⁶. A l'époque où la polémique naquit, Léon Trotsky avait été assassiné et Ralph Lee,

⁵ Ted Grant et Millie Lee venaient d'Afrique du Sud, Jock Haston (1913-1986) et Gerry Healy (1914-1990), venus de l'International Workers League devaient marquer l'histoire du trotskysme en Grande-Bretagne.

⁶ Ralph Lee, venu d'Afrique du Sud en 1937, était considéré comme le théoricien de la W.I.L.

malade, était revenu en Afrique du Sud. Dans ce contexte, d'autres camarades éprouvés commencèrent, bien que fortement influencés et à certains égards dominés par Cannon, à émerger en tant que dirigeants.

La structure organisationnelle de base commença à apparaître à l'époque, son caractère organisationnel étant déterminé par Haston, qui, à la différence de Healy et de Cirant, était un démocrate au sens organisationnel du terme. Je fus appelé à l'armée en mai 1941 et ne pris aucune part ultérieure à la discussion.

La genèse de la Politique

Un mouvement est plus qu'une question d'individus. C'est avant tout une question d'idées, de principes, de tactique, de création d'un mouvement qui réalise l'idéal démocratique des idées principales. C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre la P.M.P.. Elle a divisé le mouvement trotskyste international : par exemple, la *Revolutionary Socialist League*, le groupe trotskyste britannique majoritaire, a été divisée sans remède sur la P.M.P., la grande majorité étant opposée à elle, bien que ce fût la section officielle. Pour consolider son opposition, elle a célébré et mal compris le défaitisme révolutionnaire de Lénine, l'opposant aux positions de Trotsky pendant la Première Guerre mondiale notamment. [...]

Le résultat fut que le défaitisme révolutionnaire de Lénine devint la question brûlante du jour, afin d'être opposé à la P.M.P. Les discussions les plus récentes des arguments de Lénine et Trotsky montrent l'étroitesse des connaissances et de la compréhension de nos camarades à cette époque.⁷ Pendant la Première Guerre mondiale, il y avait eu trois divergences fondamentales entre Lénine et Trotsky : le caractère de la révolution à venir, la question du parti et l'application d'une politique étrangère anti-impérialiste. Celui qui étudie cette période et ne comprend pas l'interaction de ces trois facteurs ne comprend rien. Sur un point, chacun est resté ferme - Lénine sur le parti, Trotsky sur le caractère de la révolution à venir. Les deux premiers points furent résolus dans le cours de la lutte. Les événements obligèrent Trotsky à passer à la position de Lénine pour un parti révolutionnaire dur - le parti bolchevique - et non un parti lâche, englobant tout.

Dans la première partie de la guerre, Lénine avait dit nettement et clairement que la révolution russe serait une révolution bourgeoise : il accusait Trotsky de « *sous-estimer la paysannerie* » attribuait à cette dernière un rôle indépendant qui s'exprimait dans le mot d'ordre de « dictature révolutionnaire-démocratique du prolétariat et de la paysannerie » A la différence des mencheviks, Lénine reconnut cependant toujours le rôle du prolétariat dans la révolution qui venait et s'adapta très vite à la réalité. Les Thèses d'avril, la défense par Lénine de ses nouvelles positions contre le vieux bolchevisme de Kamenev, exprimaient la nouvelle ligne dans le mot d'ordre de « *Tout le Pouvoir aux soviets* » qui fut la base sur laquelle Trotsky entra dans le parti bolchevique. Ces changements de position, de Trotsky sur le parti, et de Lénine sur le caractère de classe de la révolution, furent la base de l'union entre Lénine et Trotsky. Quant à la troisième partie, le caractère de la lutte contre la guerre, il fut résolu par les événements historiques.

⁷ Allusion notamment aux débats entamés dans les CLT que Sam Levy a résumés dans le passage précédent que nous n'avons pas retenu.

Le mot d'ordre du défaitisme révolutionnaire reparut pendant la deuxième Guerre mondiale, mais essentiellement comme critique et attaque contre la P.M.P. de Trotsky⁸, utilisant les arguments du passé, tenant pour acquises la précision et la justesse de la politique de Lénine, ce qui, à l'examen, pourrait être discuté : de même que toute lutte pour l'indépendance nationale a ses propres caractères distinctifs et doit être étudiée séparément et de façon concrète, de même, chaque guerre impérialiste a ses caractéristiques propres et doit être étudiée dans son contexte.

Il existe une idée fautive, exprimée par nombre d'adversaires de la P.M.P., pour qui le parti bolchevique en tant que parti dur et solide, a réagi très vite et presque automatiquement à la guerre impérialiste. Les faits contredisent cette interprétation. D'abord, le rôle et l'action de la social-démocratie allemande le surprisent, ce qui est vrai pour Lénine, mais plus encore pour d'autres dirigeants. Kamenev s'opposa à certains aspects de la politique du défaitisme révolutionnaire. Le « *comité d'organisation* » se désintégra : sur cinq, deux s'engagèrent dans l'armée française, un démissionna et seuls Lénine et Zinoviev demeurèrent comme représentants du C.C. bolchevique, pour élaborer le « *programme de guerre du parti* »⁹

Lénine présenta le défaitisme révolutionnaire en deux éléments distincts. Le premier était qu'il fallait mener jusqu'au bout la lutte de classes, même au prix de la défaite de son propre oppresseur. Il fut plus ou moins accepté par tous les groupes révolutionnaires.

Mais des divergences de fond apparurent sur le second. Il s'agissait de l'idée selon laquelle la défaite militaire de votre propre État impérialiste pouvait être un moyen d'amener la révolution. Or ce n'était pas également valable pour la Russie arriérée et réactionnaire et pour d'autres États impérialistes.

Quand les troupes allemandes marchaient sur Petrograd en août-septembre 1917, les généraux de Kerensky étaient défaitistes contre-révolutionnaires, alors que les troupes influencées par les bolcheviks étaient des défenseurs militaires [...]. Mais, comme Trotsky aimait à le dire, la vérité est concrète et la politique de Lénine à cette époque l'exprimait clairement, alors que les soi-disant défaitistes révolutionnaires, qui avaient dans la tête que la Deuxième Guerre mondiale était une répétition de la Première, en étaient fort loin [...]. Il apparut très vite que, sur le front principal, il y avait une guerre de positions avec un massacre massif, une guerre d'extermination, des millions de morts.

L'opposition à la guerre grandit, il y avait un état d'esprit de révolte non seulement chez les révolutionnaires, mais les soldats et marins comme les civils [...]. Dans ce contexte de mutineries, le défaitisme révolutionnaire prenait un sens. La défaite militaire avait un sens, mais l'idée n'était valable que pour un cas particulier, pas comme tactique universelle. Le cadre de la Deuxième Guerre mondiale fut différent avec le gros de la lutte et des victimes sur le front de l'Est, ce qui créait des conditions et des sentiments qu'il fallait aborder différemment.

⁸ Sur ces problèmes, voir Prager, Les congrès de la quatrième

⁹ C'est sur cette base que les deux hommes ont rédigé les textes contenus dans les volumes Contre le Courant. (CLT)

La Politique pendant la deuxième guerre mondiale.

Le tableau est bien différent avec la Deuxième Guerre mondiale. D'abord, les conceptions des révolutionnaires étaient différentes. En janvier 1917, Lénine disait que les gens de sa génération ne verraient sans doute pas les batailles décisives de la révolution qui venait. Mais les révolutionnaires de la Deuxième Guerre mondiale avaient mis la révolution qui venait à l'ordre du jour. L'état d'esprit de la population était profondément différent. Il y avait des grèves massives et la montée d'un sentiment révolutionnaire en juin et juillet 1914 à Petrograd, mais, avec la déclaration de guerre, l'état d'esprit révolutionnaire et militant disparut. Dans la Deuxième Guerre mondiale, il n'y a pas eu de sentiment de fête et la fièvre chauvine a été très basse ; et puis, il y avait d'autres facteurs spécifiques, comme l'existence de la Russie soviétique et la nature du fascisme allemand en particulier, mais ils étaient secondaires par rapport aux sentiments et conceptions universels.

C'est dans ces conditions qu'a été proposée la P.M.P. et que la polémique s'est développée dans le mouvement. Partant de la nature réactionnaire de l'impérialisme, pensant qu'il s'agissait de l'agonie du capitalisme et que la guerre trancherait la question du capitalisme, la P.M.P. établissait clairement une politique pour le pouvoir qui était l'application et l'extension de la politique antérieure du Programme de Transition. C'était ce programme en temps de guerre, avec ses propres caractères particuliers - le militarisme universel etc. Le concept était lié à la question du pouvoir, alors qu'aucun des dirigeants révolutionnaires dans la première guerre mondiale ne l'avait fait, ne faisant au mieux que l'espérer. Il supposait le caractère réactionnaire de la guerre, que la transformation de la société était à l'ordre du jour et qu'il fallait pour cela une politique, la P.M.P.

C'était rationnel et, je crois, juste. Le grand révolutionnaire établit les principes de base et la direction générale, mais la tactique est destinée à être modifiée, de même que le capitaine d'un navire agit conformément aux conditions de l'opération. Les marxistes l'ont de tout temps admis. Lénine parle d'une « *deuxième guerre impérialiste* ». Trotsky, dans L'U.R.S.S. en guerre mentionne la possibilité d'un monde bureaucratique-collectiviste, le rôle des révolutionnaires étant de se battre pour des réformes afin de protéger les opprimés. Ils n'ont ni l'un ni l'autre accepté ou cru en ses possibilités, mais aucun d'eux ne les a totalement exclues dans le cas où la classe ouvrière ne réaliserait pas pratiquement sa lutte.

Les difficultés ont surgi dans le mouvement avec la mort de Léon Trotsky. Vu rétrospectivement, on peut dire qu'alors que les problèmes qui surgissaient étaient insurmontables - car les trotskystes ne pouvaient espérer réaliser la révolution socialiste -, de petits partis implantés dans la classe ouvrière pouvaient accomplir des tâches moins importantes. C'est à cette aune qu'il faut juger le mouvement international. Ce fut précisément notre incapacité à évaluer le processus quand il commença, la substitution de clichés à la pensée, qui exagéra notre faiblesse et empêcha le mouvement de décoller.

La capitulation de la France déclencha une ère de bons sentiments. Les défaitistes révolutionnaires la prirent comme s'il ne s'était rien passé. Le défaitisme révolutionnaire, le souhait de la défaite de sa propre bourgeoisie, se révélait une faillite, car les conséquences de la défaite étaient le renvoi à des années de toute lutte révolutionnaire. Ironiquement, le S.W.P. américain, qui se proclamait lui-même force dominante et dirigeante du mouvement, considéra

aussi, pour quelque obscure raison, que la défaite de la France était partie intégrante du processus révolutionnaire. Le Manifeste qu'il publia en novembre 1940 sous le drapeau du comité exécutif international de la IVe Internationale n'avait aucun lien avec la réalité. Cela jetait, bien entendu, les bases d'un conflit à l'intérieur du S.W.P. et la W.I.L., et du *Revolutionary Communist Party* en Grande-Bretagne.

La réalité, en France, au début de la guerre, était que la majorité de la bourgeoisie était défaitiste contre-révolutionnaire, la classe ouvrière était démoralisée et des mesures dictatoriales furent appliquées contre elle. Les articles écrits plus tard par Sherry Mangan¹⁰ soulignaient qu'il y avait fraternisation entre Allemands et Français, pas entre ouvriers allemands et français, mais entre officiers allemands et français, et que nombre de capitalistes importants et réactionnaires soutenaient en secret les Allemands. En ce qui concerne la classe ouvrière, Harry Rainer montre que les révolutionnaires étaient persécutés, que les soldats étaient démoralisés, qu'il y eut quelques mutineries mineures sur la ligne Maginot, qui furent réprimées¹¹, que toute information à leur sujet fut supprimée. Les conditions de travail et les salaires ouvriers furent brutalement abaissés. Par peur d'une révolution dans une période où, pourtant, la classe ouvrière était démoralisée comme conséquence du Front populaire, la bourgeoisie était défaitiste. C'était la même bourgeoisie française qui, vingt-six ans auparavant, lors de la bataille de la Marne, avait envoyé ses troupes en taxis pour arrêter l'offensive allemande.

Si l'on considère la défaite et les actions de la bourgeoisie française, il faut les relier à la politique antérieure du Front populaire des sociaux-démocrates et communistes français. Il semble qu'il y ait une loi selon laquelle, si la classe ouvrière ne réussit pas à saisir les occasions révolutionnaires, elle en paie les conséquences, comme en Allemagne en 1923, en Espagne en 1936, en France en 1936-1937. Il n'est pas moins ironique que, dans ce contexte, une partie du mouvement qui avait soutenu la P.M.P. ne soit pas arrivée à comprendre ce processus et en ait tiré la conclusion que tous les Etats bourgeois étaient défaitistes. Ce fut le cas du S.W.P. américain aussi bien que des défenseurs de la Majorité de la P.M.P. en Grande-Bretagne pendant les événements de la première partie de la guerre.

Il en découla une situation nouvelle : toute l'Europe, sauf quelques pays relativement mineurs, connut l'oppression nationale et, de plus, sous le talon de fer d'une dictature. Toute la conception d'un programme de transition réside en ce que, dans une période où la classe capitaliste a cessé d'être progressiste, est devenue réactionnaire et tire en arrière le nécessaire développement rationnel de l'existence humaine, la conscience et les actions de la classe progressiste - la classe ouvrière - doivent être élevées au niveau de la lutte pour le pouvoir, laquelle exige précisément un programme de transition.

Cette approche fondamentale de la situation nouvelle en Europe sembla d'abord avoir été oubliée et les trotskystes furent jetés par-dessus bord. D'abord, la défaite était comprise comme une route vers la révolution, et, quand on eût réalisé l'ampleur de la défaite de la classe

¹⁰ Sherry Mangan (1904-1961), militant du SWP était correspondant de presse à Paris. Ses articles « trotskystes » étaient signés Terence Phelan. (CLT)

¹¹ Harry Ratner « *With the Molinier group* » *Revolutionary History*, I, 1988, pp. 4-7. Harry Ratner, né en 1919, membre de la W.I.L., a vécu en France de 1938 à 1940. (CLT).

ouvrière, les sociétés occidentales non fascistes furent inondées d'idées, de politiques et de programmes. Les Trois Thèses des membres de l'I.K.D. aux Etats-Unis, écrites le 19 octobre 1941, reflétaient la politique la plus pessimiste et la plus réformiste dans le mouvement et elles déclenchèrent un débat sur la politique à mener face à l'Europe occupée par les nazis.

Cette importante période de l'histoire, dans laquelle les trotskystes des pays occupés aussi bien que ceux de Grande-Bretagne et des Etats-Unis se trouvaient dans un état de faiblesse totale sur le plan théorique, sera étudiée plus tard, car tous les développements politiques ont été déterminés par des événements extérieurs.

Le premier événement important et, en un sens, décisif, fut l'invasion de l'Union soviétique par Hitler. Le Pacte nazi-soviétique de 1939 (avec ses clauses secrètes) avait réalisé ses objectifs, du point de vue de Hitler, et la décapitation de l'Armée rouge nécessitait la construction d'un nouveau commandement de l'armée. Pour gagner le temps de le faire, Staline se comporta donc en valet d'Hitler. L'insuffisance du délai comme la médiocrité des hommes dont il dût faire les nouveaux commandants montrèrent le niveau auquel était tombée l'Armée rouge. Ce fut démontré dans la pratique par la guerre finno-soviétique. En fait, c'est seulement pendant la Deuxième Guerre mondiale que fut enfin réalisée une direction de commandement d'un niveau élevé.

Ce ne fut en soi ni une surprise, ni un choc pour le mouvement trotskyste. Trotsky l'avait envisagé avant la guerre. Il avait même élaboré à l'avance la tactique à l'égard de la guerre en référence à l'Union soviétique et les pays qui la combattaient. Il avait même souligné que l'Allemagne nazie serait l'ennemi principal. Les problèmes concernant le caractère de l'Union soviétique apparurent plus tard. Personne, pas même Trotsky, n'envisagea le caractère héroïque ni la longueur de cette lutte, alors même qu'il avait souligné que la lutte de la population soviétique, dans la défense de son propre pays, était d'une essence bien différente de celle des autres Etats [...]

Les Russes subirent, au cours des premiers mois, toute une série de défaites massives. Les soldats étaient mal entraînés et démoralisés et c'était encore plus vrai de la caste des officiers, qui craignaient pour leur vie après que Staline eût fait passer par les armes les officiers qui avaient appliqué sa politique, par exemple le Guderian soviétique, le général Pavlov¹². Dès 1936, Toukhatchevsky avait indiqué le caractère des débuts de la guerre. Les masses pouvaient résister à des coups terribles, qui auraient éliminé tout autre Etat en Europe, sinon dans le monde, du fait de l'espace, d'une main d'œuvre apparemment inépuisable et, ironiquement, de l'appareil dictatorial de Staline. Il abaissa en effet le niveau de vie, augmenta horaires et intensité du travail pour la production d'armes de guerre etc, d'une façon qui n'était à la portée d'aucun autre pays. Tout lui était bon et il joua aussi du patriotisme. Les nazis ont trouvé des soutiens locaux lors de leur entrée en Russie, en réaction au régime brutalement oppressif des nations de Staline. Dans bien des régions d'Ukraine, le peuple a accueilli les Allemands avec des fleurs, le pain et le sel. Mais ils ont eux-mêmes vite détruit ce soutien populaire, de sorte que,

¹² D.G. Pavlov (1897-1941), chef des tankistes en Espagne sous le nom de Pablo, fut exécuté après les premières défaites de l'Armée rouge. Heinz Guderian (1888-1953), général allemand, préconisa l'emploi massif des chars et fut le père de la Blitzkrieg.(CLT)

quand ils ont dû battre en retraite, ils avaient contre eux non seulement l'armée, mais aussi la population civile.

Alors que, pendant la Première Guerre impérialiste, le front occidental était le centre principal et décisif de la lutte, au cours de la Deuxième, ce centre fut le Front de l'Est. Ce fut le facteur décisif des développements à venir et les structures et conflits mondiaux actuels sont largement déterminés par ce fait.

La politique des bourgeois les plus compétents était de fournir aux Russes suffisamment d'armes et d'équipement pour saigner en même temps à mort Russie et Allemagne. D'un point de vue historique, ce calcul fit long feu et il y eut de plus un conflit de politique stratégique entre l'impérialisme britannique et l'impérialisme américain qui aida Staline dans ses manœuvres.

Staline n'était pas un agent de l'impérialisme : trahisons et accords n'avaient qu'un objectif, sa propre préservation et celle de la bureaucratie, ce que Trotsky avait expliqué depuis longtemps.

Stalingrad

Cette indépendance de Staline se manifesta bien dans un épisode connu, mais pas tellement souligné. Après l'encerclement et la destruction d'une armée allemande tout entière à Stalingrad au début de 1943, Hitler lui-même eut des arrière-pensées et commença à négocier avec Staline. En juin 1943, Molotov rencontra Ribbentrop à Kirovograd, à l'intérieur des lignes allemandes, pour discuter des possibilités de mettre un terme à la guerre.¹³ Tandis qu'en 1939 Staline était un partenaire subordonné, en 1943, les rapports avaient changé et ils négociaient en égaux. On ne put se mettre d'accord. Chacun exigeait une concession que l'autre ne pouvait faire. Tout de suite après, en juillet, se déroula la grande bataille de Kursk, qui fut décisive pour la suite de la guerre. Après leur défaite, les Allemands avaient perdu tout espoir de gagner la guerre et ne pouvaient au mieux que retarder leur inévitable défaite.

A partir de là et peut-être d'abord inconsciemment, tous les rapports de l'Union soviétique changèrent non seulement avec l'Allemagne, mais aussi avec les Alliés occidentaux. En dépit de l'affirmation de la direction du S.W.P. américain en particulier, selon laquelle le stalinisme capitulait devant le capitalisme, la réalité était autre. Les manœuvres et actions secondaires de Staline étaient traitées avec exagération de « *capitulation* » : des choses comme les médailles et les uniformes, le caractère réactionnaire du patriotisme, la libéralisation des conditions faites à l'Eglise en échange de son soutien inconditionnel dans la guerre, etc. Un exemple bien connu est l'envoi par Staline, pour une tournée en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis, d'intellectuels et artistes juifs dont il massacra la plupart après la guerre.

Dans les négociations qui suivirent avec les Alliés, Staline fut de plus en plus agressif, créant des zones d'influence, des ajustements territoriaux etc. Mais il n'avait avec ses alliés capitalistes qu'un seul point d'accord fondamental, l'anéantissement de la révolution et des mouvements révolutionnaires indépendants. La différence d'interprétation est résumée dans l'insurrection de Varsovie. Quand les troupes russes marchaient sur Varsovie, l'armée intérieure du gouvernement réactionnaire semi-féodal en exil, l'A.K., se souleva contre les nazis, espérant

¹³ B. Liddell Han, History ,of thé Second World War, 1970, p.488

contrôler la capitale pour la tenir à l'entrée des troupes russes. L'Armée rouge demeura délibérément sur place, sur les rives de la Vistule, attendant que les Allemands anéantissent ce soulèvement et modifient ainsi le rapport de forces en Pologne en faveur de leur « *gouvernement de Lublin* ». Ce n'était pas un problème de morale, de droit ou de justice, puisqu'après tout, l'A.K. avait, elle aussi, attendu l'arme au pied que les nazis aient fini d'exterminer le soulèvement du ghetto de Varsovie : c'était une question de pouvoir, en même temps qu'un avertissement aux Alliés sur ce que signifiaient les « *sphères d'influence* ». Les Britanniques pouvaient bredouiller des protestations, mais les Américains savaient ce que cela voulait dire. L'accord premier et fondamental de Staline avec les Alliés portait sur la destruction et l'élimination de toute activité révolutionnaire et de tout parti révolutionnaire indépendant. C'était aussi un avertissement aux partis capitalistes dans la sphère d'influence soviétique d'avoir à coller à la ligne.

La clé, le problème brûlant, c'était pourtant l'Allemagne. C'est la peur de la révolution en Allemagne qui détermina la politique et la stratégie la concernant. Déjà les discussions de 1939 entre Hitler et l'ambassadeur de France montraient que la peur de la révolution était avouée des deux côtés. Que l'Allemagne ait été la clé de la révolution, tout le monde l'acceptait, et pas seulement la bourgeoisie. Le R.C.P. le croyait et même les deux fractions du S.W.P.. Pendant la polémique sur l'avenir de l'Europe, un document présenté au XI^e congrès du S.W.P. le 14 novembre 1944, assurait : « *La Révolution allemande est la clé de la Révolution européenne* ».¹⁴ C'est donc dans le contexte de cette croyance et de cette peur universelles que la stratégie et la tactique à appliquer en Allemagne furent décidées d'un commun accord entre les impérialistes alliés et la bureaucratie stalinienne - la destruction de toute possibilité d'une révolution allemande.

L'exigence sur laquelle ils s'accordèrent, la reddition sans conditions de l'Allemagne, n'était pas un mot d'ordre, mais une politique activement menée par tous les Alliés. En ce qui concerne la France, ils firent un compromis entre l'amiral Darlan et le général Giraud, par lequel ils essayaient de remplacer de Gaulle par Giraud, car ils croyaient - à très juste titre - que de Gaulle reflétait de façon trop indépendante les intérêts des militaires et de la bourgeoisie française. En Italie, ils s'entendirent avec le maréchal Badoglio et le roi Victor-Emmanuel III et il n'y eut là aucune demande de capitulation sans conditions : au contraire, il y eut des négociations secrètes et un accord avec des éléments du régime contre lequel ils étaient censés mener une guerre pour la démocratie. En Allemagne, leur attitude fut tout à fait différente. Personne n'avait dit que les seuls bons Français et les seuls bons Italiens étaient morts et personne n'avança de plan pour supprimer ou démembrer la France ou l'Italie ; mais ce fut le cas pour l'Allemagne.

Tous ceux qui ont vécu à cette époque se souviennent de la façon dont Ehrenbourg forgea son mot d'ordre : « *Les seuls bons Allemands sont les Allemands morts* », ce qui fut répété ensuite dans les moyens de communication un million de fois. On oubliait que les Allemands avaient été les premiers à souffrir sous Hitler. On fit porter à la population allemande la barbarie de Hitler. Dans le domaine économique, cela devint le fameux et infâme plan Morgenthau¹⁵ qui proposait le démembrement de l'Allemagne, la destruction de sa base économique et sa

¹⁴ Cité in *On Defence of Marxism*, 1975, pp. 10-40.

¹⁵ Harry Morgenthau (1856-1946) était secrétaire d'Etat au trésor américain. (CLT)

ruralisation. Ce n'étaient pas de simples mots à prendre à la légère, mais le véritable centre de la politique alliée. Cette destruction de l'économie allemande, la classification de tout Allemand comme un paria, constituaient leur politique contre-révolutionnaire commune pour s'assurer qu'il n'y aurait pas de révolution allemande. Même après la fin de la guerre, il subsistait des instructions interdisant aux troupes alliées toute fraternisation avec les Allemands.

La différence d'approche se reflète dans la façon dont échoua le coup, très populaire et aux bases très solides, du 20 juillet 1944. Malgré le large soutien dont il jouissait dans la caste des officiers et dans la bourgeoisie allemande, il fut incapable d'allumer ne fût-ce qu'une étincelle, parce que la masse de la population était démoralisée et apathique. Non qu'elle soutenait Hitler, mais elle se sentait prise au piège. Dans le cas de l'Espagne et de l'Italie, un accord a été possible ; dans le cas allemand, le plan Morgenthau n'était pas un accord et, très logiquement, on redoutait l'entrée de troupes russes, car le comportement barbare des forces russe, surtout les Waffen S.S., en Russie, faisait redouter l'avance allemande. Staline poursuivit en fait une politique délibérée en remplaçant, après l'occupation d'une région, les troupes d'assaut par des unités provenant des régions les plus arriérées avec les conséquences, pillages, viols, meurtres, etc. La politique de capitulation inconditionnelle atteignit son but, la destruction de toute possibilité de révolution allemande, une politique dans la formulation de laquelle Staline joua un rôle capital. Des problèmes surgirent plus tard : Staline et les Alliés impérialistes étaient contre-révolutionnaires, mais sur une base différente et pour des raisons différentes. Mais ça, c'était l'avenir.

Le mouvement trotskyste ne réussit pas à comprendre la pleine signification du processus : il était sur un terrain solide quand arrivèrent les victoires en Union soviétique, mais, pour la majorité, la politique contre-révolutionnaire de Staline n'apparaissait que comme faiblesse et capitulation devant les impérialistes. Peut-être certains capitalistes ont-ils commencé avec semblables illusions, mais, à la différence des trotskystes, ils ont très vite compris qu'ils avaient tort : le scénario de la Guerre Froide allait sortir de cette reconsidération.

En 1942-1943, la P.M.P. avait disparu en tant que pièce centrale de la politique trotskyste, tant en Grande-Bretagne qu'aux Etats-Unis. Il est vrai qu'une résolution timide fut présentée par la W.I.L. et l'Opposition trotskyste¹⁶ à la nouvelle Opposition unifiée, mais c'était plus une geste formel et une approbation de la P.M.P. qu'une déclaration politique active. Comme les bolcheviks avaient abandonné le défaitisme révolutionnaire après 1917, de même, l'élément actif dans la P.M.P. fut abandonné en 1943. Les raisons de cet enterrement résidaient dans le changement des conditions et du caractère de la lutte.

La sagesse superficielle à ce sujet consiste à dire que les bolcheviks ont pris le pouvoir, donc que le défaitisme révolutionnaire était juste, mais que les trotskystes, après la Deuxième Guerre mondiale, n'ont pas pu prendre le pouvoir et donc que la P.M.P. n'était pas juste. C'est insoutenable, même sous la forme la plus abstraite. Si la P.M.P. était un échec, le défaitisme révolutionnaire en était un autre, plus grave encore, comme ce fut prouvé en France en 1940. C'est ainsi que nous en sommes venus à penser qu'ou bien il existait une politique réaliste, mais qu'aucun d'entre nous ne savait quelle elle était, ou, plus absurde encore, qu'il n'y avait aucune

¹⁶ L'opposition trotskyste était une fraction pro-PMP de la R.S.L

politique praticable et par conséquent que nous aurions dû ne rien faire. C'est précisément une image unilatérale de la réalité qui provoque ces suppositions.

Une conception positive

Il y a trois éléments de base dans toute position politique et la lutte pour sa réalisation : la politique et le programme, l'organisation et les conditions dans lesquelles le programme et l'organisation opèrent tous les deux. Nous savons que le défaitisme révolutionnaire était fondamentalement un concept négatif, alors que la P.M.P. était positive, l'un comme l'autre découlant des conceptions d'avenir qu'ils traduisaient. La deuxième question est l'organisation pour appliquer cette politique. Il y eut malheureusement une sous-estimation délibérée de la force du parti bolchevique dont Trotsky est largement responsable. C'est très bien de citer la déclaration de Zinoviev sur l'isolement de Lénine et lui, de souligner scissions et divisions, mais à la fin du compte le parti bolchevique était bien enraciné dans la classe ouvrière russe. Pour commencer, le mouvement était enraciné dans la tradition révolutionnaire russe et dans la classe ouvrière infiniment mieux que les mencheviks, comme l'a souvent répété Lénine. Ils avaient pour le prouver des représentants parlementaires et le fait qu'à la Douma ils étaient une minorité insignifiante, masquait celui, plus important, qu'ils représentaient la classe historiquement progressiste, la classe ouvrière.

Quand on compare avec la représentation et la force du mouvement trotskyste, on commence à voir la question dans sa perspective convenable. Le mouvement trotskyste hors de Russie était en gros non seulement très petit et fragmenté, mais aussi petit-bourgeois. Il existait des poches à composition prolétarienne, pas un mouvement. Cela s'explique, mais n'aidait pas. Les forces à affronter étaient malheureusement plus grandes que celles qu'affrontaient les bolcheviks. Les bolcheviks luttaient en tant que grand parti, tandis qu'il n'y avait pendant la deuxième guerre que de petits groupes en lutte contre deux forces essentielles dans la classe ouvrière dont l'une se réclamait des traditions de la révolution russe.

Trotsky espérait que les événements se développeraient en notre faveur en détruisant les forces toutes puissantes de la social-démocratie et du stalinisme, et que la question de la Russie soviétique serait réglée et avec elle celle des partis staliniens, que la guerre créerait des conditions, qui ou bien détruiraient ou bien démasqueraient la social-démocratie - l'une et l'autre voie créant les conditions pour la croissance massive du mouvement trotskyste. Le développement historique a montré que ce pronostic était faux, mais tous les marxistes ont vu certains de leurs pronostics démentis par l'Histoire. Une lecture des écrits de la myriade de commentateurs politiques de ce temps montre qu'ils se trompaient plus lourdement encore que Trotsky. Bien qu'en 1942-1943, la P.M.P. ait été retirée du fourneau par le mouvement trotskyste aussi bien britannique qu'américain, elle aurait pu être remise au four avec la fin de la guerre si les conditions qui la rendaient applicables étaient apparues. Ce ne fut pas le cas.

Problèmes derrière la Politique militaire

Au lieu de cela surgirent [...] deux problèmes nouveaux ; le premier, l'oppression nationale en Europe marqua tout ce qui devait se produire après-guerre en termes de marche à la révolution. L'occupation de la France en 1940 a marqué dans le développement de la guerre impérialiste la fin d'une phase et le début d'une autre. Elle constitua un coup d'arrêt pour le mouvement

révolutionnaire et posa la question du programme nécessaire pour s'occuper du changement de situation et de la tactique à appliquer. Je ne peux pas entrer dans la discussion de la politique en Europe, car je ne connais pas les détails, mais il me semble qu'il existe maintenant les matériaux qui permettent d'étudier l'activité des groupes trotskystes en Europe occupée, notamment en France. On connaît un schéma général : en France, extrême division du mouvement, depuis ceux qui s'étaient immergés profondément dans les usines pour la durée de la guerre jusqu'à ceux qui étaient séduits par la propagande chauvine des staliniens et des gaullistes. On a pourtant fait du bon travail, comme la sortie épisodique de journaux et autres matériaux, surtout à destination de l'armée allemande d'occupation, avec une approche de classe très nette de la classe ouvrière allemande sous l'uniforme.

Mais, en conséquence de cette nouvelle période, de nouvelles divergences sont apparues dans le mouvement trotskyste, d'abord et avant tout dans le S.W.P. Comme il était, de loin, la section la plus importante et même dominante, c'est lui qui détermina le cadre de la lutte pour le mouvement trotskyste. Le premier coup tiré pour la révision de l'image rose des développements en Europe le fut par les Trois Thèses, d'un groupe de trotskystes allemands émigrés aux Etats-Unis. Ce document fut écrit en octobre 1941, au sommet de la pénétration victorieuse des nazis au cœur de l'Union soviétique, et, bien que les trois points n'aient occupé qu'à peine deux pages imprimées (2000 mots), le pessimisme de sa conclusion remettait en question non seulement la politique et le programme de la IVe Internationale, mais la validité du trotskysme lui-même. Pour être juste, plus d'un an s'écoula avant que les Trois Thèses fussent publiées dans les principaux organes trotskystes, peu après que se soit dissipée l'atmosphère dans laquelle elles avaient été élaborées.¹⁷ Leur empirisme pur peut les avoir exposées à la contradiction dans les événements qui se déroulaient, mais elles formulaient également la base du conflit qui commença par éclater dans le S.W.P.

Bien que des articles aient été écrits auparavant, essentiellement par Marc Loris (Jean van Heijenoort qui écrivit aussi plus tard sous le nom de Daniel Logan), sur la situation en Europe occupée, particulièrement en France, les illusions ont été dissipées par les événements dans les territoires occupés. Le besoin apparut d'appliquer au phénomène une politique révolutionnaire et un programme - ce que je considérerais comme l'application à l'Europe du Programme de transition. La question de l'oppression nationale et par conséquent la question nationale elle-même fut posée non comme répétition de la position des colonies et pays arriérés, parce que la France et même la Belgique et la Hollande étaient elles-mêmes des pays impérialistes exploitant des colonies. La lutte pour l'indépendance nationale devait être suscitée en même temps que la lutte pour le socialisme. Après l'invasion de l'Europe, les staliniens européens devinrent des partisans actifs et dirigeants d'une lutte unifiée contre les nazis sous le drapeau de la bourgeoisie, particulièrement des gouvernements bourgeois en exil. Leur habileté politique leur enseignait que, tout en étant sous la protection globale de la couverture de la bourgeoisie, ils avaient à maintenir aussi longtemps que possible leurs propres forces de résistance. Les social-démocrates, quoique nulle part aussi actifs que les staliniens, opéraient fondamentalement comme fraction de la firme de la bourgeoisie. Des mouvements de résistance, certains minuscules, émergeaient déjà dans l'Europe entière avec le changement de caractère de la guerre et le problème du mouvement trotskyste devint de savoir comment

¹⁷ Les Trois Thèses parurent pour la première fois en décembre 1942 dans Fourth International.

réagir et utiliser cette force en train de naître. D'après ce que je sais, il ne l'a fait ni très bien ni avec succès. Hors des territoires occupés, la question est posée aussi de la politique et du programme à formuler sur la question de l'oppression nationale. Les Trois Thèses ont été l'étincelle, bien que répudiées par les fractions adverses; elles ont offert le terrain sur lequel s'est engagée la polémique : la lutte contre l'oppression nationale et la façon de lutter pour son succès.

Les Trois Thèses présentaient la théorie d'une lutte nationale sans classe ou de toutes les classes, conduisant à une révolution démocratique abstraite. Le S.W.P. tout entier les rejeta comme une capitulation devant la bourgeoisie. La divergence fondamentale, à l'intérieur du S.W.P., tourna autour de la politique alternative à proposer pour l'Europe occupée, une divergence qui ne fit que s'aggraver avec le développement des événements en Europe. La majorité, conduite par Cannon et E.R. Frank (Bert Cochran) formula la revendication des Etats-Unis-socialistes d'Europe - et rien d'autre. La minorité, Morrison (Albert Goldman), Cassidy (Felix Morrow) et Marc Loris (Jean van Heijenoort) se divisa. Loris posait la question nationale comme la question-clé, développant des mots d'ordre autour de la libération nationale, tout en traçant une ligne de démarcation avec les Trois Thèses, soulignant le rôle de la classe ouvrière et de son parti pour marquer la lutte d'un caractère ouvrier. Goldman et Morrow réaffirmaient que la principale revendication et les principaux mots d'ordre devaient être pour les Etats-Unis socialistes d'Europe, mais ils soulignaient également l'importance de la lutte pour la libération nationale. Cependant, tandis que les idées de van Heijenoort, Goldman et Morrow se rapprochaient, leurs divergences avec la majorité du S.W.P. s'aggravaient rapidement. Tandis que la minorité, selon moi, essayait de maîtriser le processus et proposait aux trotskystes une issue, la majorité, faisant référence à l'« *ordre nouveau* » de Hitler en Europe, substituait à une analyse sérieuse de longues citations de Trotsky sur le caractère réactionnaire des États européens dans la période de l'impérialisme - un truisme historique, mais aussi une vérité qui ne tenait pas compte des autres facteurs en Europe. Hitler lui-même, malgré son « *ordre nouveau* » a dû maintenir des Etats séparés et les divisions entre eux.

Ce conflit d'idées et de politique s'est développé et élargi avec l'effondrement du nazisme et de l'occupation nazie en Europe. Il me semble tout à fait clair que la revendication principale devait être en faveur de la libération nationale sous un drapeau socialiste. Dans ce contexte, la voix du progrès fut montrée par les actions de Tito en Yougoslavie. Il n'y a pas d'excuses à chercher à Tito pour sa brutalité, ses actions opportunistes, cyniques et barbares — la façon dont il a traité les trotskystes est un reflet de cette attitude — pour admettre que la façon dont il a abordé la libération nationale était la bonne. Cet argument est en fait exprimé dans la section 7 de la Résolution sur la question nationale en Europe publiée par le comité central sur la question nationale en Europe par le CC du R.C.P. quand elle dit que, « *en opposition aux formations militaires des mouvements de Résistance inspirés et dirigés par la bourgeoisie, le parti prolétarien doit opposer et organiser des formations militaires indépendantes* »¹⁸. En d'autres termes, il fallait établir une conception de base sur l'attitude et l'action des ouvriers dans la lutte pour la libération nationale, même dans un pays impérialiste occupé

Mais la réalité en Europe était que les trotskystes étaient extrêmement faibles et pas vraiment capables de créer une telle force, bien que de telles formations fussent possibles dans des pays

¹⁸ Workers International News, juillet/août 1945

comme le Viêtnam, tangentiellement aux problèmes européens. La question de la faiblesse du trotskysme par rapport au mouvement de libération était à mon avis traitée dans une certaine mesure par la section 8 de la résolution citée ci-dessus affirmant que « *comme partie de sa tactique, le parti révolutionnaire doit envoyer des membres dans le mouvement de Résistance afin d'y créer une opposition prolétarienne consciente aux dirigeants bourgeois et petits bourgeois* »¹⁹ bien que cette revendication ait été formulées après coup. Mieux, cette résolution ne discute pas et ne traite pas de la question des forces staliniennes à l'intérieur du mouvement de libération, ce qui était pourtant d'une extrême importance, comme l'ont prouvé les événements du Viêtnam, où les trotskystes avaient quelque réalité.

Mieux, dans quels mouvements de résistance les trotskystes devaient-ils entrer et participer de façon secrète, ceux que contrôlait la bourgeoisie ou ceux que contrôlaient les staliens ? Il n'en était pas question - et ce n'était pas un problème académique. Ce pouvait être une question de vie ou de mort, mais il n'était possible de répondre à ce problème que dans le contexte donné de chaque mouvement de libération ou chaque section de ce mouvement. Par exemple, fallait-il faire partie des forces staliniennes, surtout si on risquait de se faire assassiner, si on n'était pas adroit, ou tenter de profiter de l'opposition grandissante à la politique stalinienne, comme en Grèce où Staline et ses hommes de main locaux vendirent leurs propres forces ? Je pense que le palmarès des trotskystes en Europe occupée n'a pas été brillant - non faute d'héroïsme individuel, mais sur le terrain de la compréhension, ce qui affectait notre capacité à sortir de la très difficile situation dans laquelle nous étions.

Cette situation de faiblesse a eu des conséquences, car, avec l'effondrement de l'occupation nazie essentiellement par des moyens militaires, le mouvement trotskyste, encore petit et faible, bien que croissant lentement, s'est trouvé confronté à un énorme problème. Les réponses apparurent à l'étape suivante du conflit, et d'abord entre la majorité et la minorité du S.W.P., dans laquelle le mouvement britannique fut de plus en plus impliqué, la majorité du R.C.P. soutenant Goldman, Morrow et van Heijenoort, et la minorité, autour de Healy, soutenant la majorité du S.W.P. autour de Cannon et de Cochran. Personne ne remettait en question la perspective de l'explosion de la révolution européenne, bien qu'à l'époque d'importants éléments de doute aient commencé à prendre forme quant au cadre dans lequel elle apparaîtrait et quant à la tactique à adopter.

La fraction Cannon partait des opinions de Trotsky en 1940 comme si elles étaient le dernier mot, proclamant que la révolution était là et affirmaient presque que les trotskystes européens étaient déjà apparus comme une force capable de diriger la lutte révolutionnaire. D'un autre côté, la minorité du S.W.P. et la majorité du R.C.P. soulignaient la réapparition d'une social-démocratie renforcée et du stalinisme, posant la question d'une période brève et probablement instable de démocratie bourgeoise, opposant la nécessité de lutter pour la plus grande démocratie possible dans la société capitaliste, de construire le mouvement trotskyste, de dénoncer les limites de cette démocratie pour que le mouvement la dépasse. Cette conception s'exprimait par exemple dans la revendication de la République en Belgique et en Italie, au lieu de la monarchie. Réalisant qu'ils étaient totalement en-dehors de la réalité, les gens de la majorité du S.W.P. embarquèrent, sans modifier le moins du monde leurs positions fondamentales, quelques-uns des mots d'ordre et revendications de la minorité. Cette politique

¹⁹ Ibidem.

de Cannon et compagnie d'essayer de confisquer le mordant d'une critique de leur politique sans réellement rien y modifier, a marqué cette période [...] Or ce sectarisme n'était pas confiné au S.W.P. Avec la reconquête de l'Europe, on vit reparaître un phénomène identique avec la grandiose « *théorie du bonapartisme* » de Pierre Frank pour l'Europe et l'argument selon lequel le stalinisme, plus faible que jamais, capitulait devant l'impérialisme occidental, théories que l'on présentait comme l'essence du trotskysme, avec lesquelles seuls des révisionnistes pouvaient être en désaccord. On oubliait même l'argument de Trotsky répliquant à la fraction Shachtman qui le citait pour prouver qu'il avait tort :

« Tout pronostic historique est toujours conditionnel et plus il est concret, plus il est conditionnel. Un pronostic n'est pas une traite qui puisse être honorée à une date donnée. Un pronostic ne fait que dessiner les tendances principales du développement. Mais, avec ces tendances, il opère un ordre différent des forces qui, à un moment donné, cherchent à s'imposer. »²⁰

La polémique s'est engagée sur le type de régime qui sortait de la victoire impérialiste alliée, la force ou la faiblesse de l'Union soviétique, le rôle et la puissance du stalinisme et de la social-démocratie, le futur potentiel de l'économie européenne, boom cyclique ou effondrement complet, et, un peu plus tard, la nature des régimes des pays occupés et contrôlés par le gouvernement soviétique. C'est précisément dans la compréhension et le règlement de ces problèmes qu'est apparue la faiblesse du mouvement trotskyste : sans le génie de Trotsky, nous n'étions qu'une bande ordinaire de révolutionnaires incapables de comprendre le processus dont nous prétendions être les experts.

Le legs de la confusion

D'un point de vue historique, même s'il est négatif, le fait que le trotskysme demeure et grandit tandis que l'Opposition de droite, le maoïsme, le titisme, etc. ont disparu, prouvé la solidité de la fondation construite par Trotsky. Mais un exemple de la qualité de notre pensée a été donné par la discussion entre Mandel et Tony Cliff sur la question de savoir s'il y avait un boom - précisément au moment où commençait le boom d'après-guerre. Mandel assurait qu'il n'en était rien et essayait de justifier sa position en affirmant que l'original du Capital n'avait pas le sens de sa traduction anglaise. Malheureusement pour lui, il discutait contre Cliff qui connaît sans doute l'allemand aussi bien que lui. Quand on arrive à ce qu'un économiste compétent essaie de démontrer qu'il n'y a pas de boom, alors qu'il naît sous nos yeux, on réalise la crise intellectuelle du trotskysme.

La question du boom était à sa manière liée à la possibilité d'un régime démocratique bourgeois, sa durée et sa stabilité. Et, pour commencer, les arguments sur les régimes de démocratie bourgeoise étaient liés à la situation politique après-guerre. La minorité du S.W.P., puis la majorité du R.C.P., soulignaient l'existence de semblables régimes après la Première Guerre mondiale, où ils reposaient, non sur une base matérielle solide, mais sur la superstructure politique, et opposaient cette analyse au concept de bonapartisme qui, généralement accepté par le S.W.P., trouvait son expression extrême avec Pierre Frank.

²⁰ Fourth International, mai 1946

L'idée primitive était qu'il sortirait après la guerre une économie très inférieure à celle de la période 1918-1939 et que les régimes de démocratie bourgeoise ne seraient qu'un simple spasme, ne donnant aucune base future solide pour une démocratie bourgeoise. La polémique devint donc une discussion sur la réapparition de 1918-1919 sous une forme différente et pas seulement sur le type de régime qui allait apparaître après la guerre, mais aussi sur leurs fonctions. La minorité soutenait que, du fait du rapport de forces, un régime bourgeois-démocratique apparaîtrait, bien que très instable, dont la fonction serait d'arrêter le processus révolutionnaire et de mener à bien la contre-révolution sous une forme démocratique, dans la mesure où l'établissement d'une dictature militaire était impossible. L'expression la plus aiguë de cette formule bien que reposant sur les arguments de la minorité du S.W.P., était celle de la majorité du R.C.P., une « *contre-révolution bourgeoise-démocratique dans la période du déclin de la bourgeoisie* ». Bien qu'elle fût infiniment supérieure à la position du S.W.P. et du comité exécutif de la IVe Internationale, dans la mesure où elle correspondait mieux à la réalité, cette position avait une faille interne. L'essence de la faillite de la conception de la majorité se manifesta dans un incident qui tenait plus de la farce que du réalisme : la conférence d'avril 1946 à Paris fut organisée de façon illégale - dans une société pourtant relativement démocratique.

La crise fondamentale du trotskysme sortit de la confusion et de l'incapacité à comprendre la guerre et le monde de l'immédiat après-guerre. C'était crucial. Il est vrai que les années cinquante ont porté à notre mouvement un coup sévère : comme aucun mouvement ne peut éviter d'être frappé par des événements extérieurs, la façon dont il en sort est une mesure de sa qualité. Le parti bolchevique reçut lui aussi de rudes coups et commit en outre de grosses erreurs comme le boycottage de la Douma, mais il réussit à les surmonter, car ses bases étaient fondamentalement saines et il connut dès 1914 un gros progrès, lors de l'augmentation du nombre de ses députés. C'est le contraire qui est fait pour le mouvement trotskyste : au lieu de continuer à construire sur les fondations données par Trotsky, il les a obscurcies et dilapidées.

Les deux points fondamentaux sur lesquels notre échec est le plus manifeste sont la question russe, y compris l'Europe orientale, et le développement de l'économie capitaliste

Alors que la thèse de la contre-révolution bourgeoise-démocratique semblait être adéquate et bien supérieure à celle de la dictature militaire bonapartiste exposée par la majorité du S.W.P., il apparut bientôt clairement qu'elle ne l'était pas en elle-même. La contre-révolution, après tout, est l'image de la révolution dans le miroir, pour ainsi dire, et donc limitée dans le temps et l'espace.

Il fut très vite clair qu'une situation toute nouvelle était née après la guerre. Félix Morrow releva que la période d'après-guerre n'était pas la réédition de 1918-1919. La politique et les actions du réformisme en particulier étaient florissantes parce qu'elles reposaient sur une base matérielle saine. Ce nouveau phénomène n'a pas seulement détruit nombre d'organisations incapables de comprendre qu'il y avait eu changement. Il a détruit aussi les meilleurs et les plus capables — non seulement Morrow, qui est devenu antitrotskyste, ou van Heijenoort qui nous a quittés et est devenu sur le plan théorique mû-marxiste, mais aussi toute la direction de la majorité du R.C.P., dont les dirigeants capitulèrent devant le réformisme bourgeois.

La destruction du R.C.P. reflète cet effondrement théorique de sa direction : la banqueroute de la direction officielle de la IVe Internationale prit une forme différente, bas niveau de pensée et tournant empirique, après l'événement.

Nouvelle époque

Les problèmes auxquels ils avaient à faire face n'étaient pas en eux-mêmes nouveaux, même si la période était fondamentalement différente de celle de 1918-1919. Déjà, au cours des années vingt, les bolcheviks avaient été engagés dans ces problèmes, comme l'attestent l'intervention de Boukharine dans le débat sur le rôle de l'Etat et la polémique entre Trotsky et Kondratiev sur la courbe du développement capitaliste [...].

(Faute de place et malgré leur intérêt, nous n'avons pu reproduire ici les dernières pages de l'article de Sam Levy qui sortent d'ailleurs tout à fait du cadre de ce numéro.)

Notre ami développe en effet son idée suivant laquelle l'idée de l'impérialisme comme stade suprême du capitalisme serait fausse et nous serions entrés dans une nouvelle époque, celle de l'Etatisme. Nous lui redonnons cependant la parole pour sa conclusion sur notre sujet.)

Tout cela peut paraître bien éloigné du cœur originel de notre sujet, la Politique Militaire Prolétarienne. Mais c'est pendant la Deuxième Guerre mondiale que sont apparus le caractère et la faiblesse du mouvement trotskyste et la P.M.P. ne peut être étudiée en-dehors du reste de la politique du mouvement. Les problèmes rencontrés avec la P.M.P. sont très représentatifs des problèmes généraux rencontrés à l'époque par notre mouvement. Peut-être n'étions-nous pas assez forts pour appliquer la Politique Militaire Prolétarienne, mais c'est notre incapacité à réellement comprendre les événements qui se déroulaient sous nos yeux pendant la guerre qui est au cœur de nos faiblesses actuelles.